

Marguerite BROUHON



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Georges JACQUEMIN

1996

Peintre, Marguerite Brouhon se double d'un écrivain. Les deux arts expriment l'un comme l'autre une sensibilité toujours à vif, une nostalgie déchirée du passé et la tristesse des espoirs déçus.

Connue comme peintre aussi bien à Bruxelles qu'à Virton, elle n'a pas «lancé» sa poésie au-delà du terroir gaumais. C'est pourquoi, dans ce domaine, elle est inconnue, ou presque. Pourtant, l'ignorer serait se priver d'une parole directe et chaleureuse, d'une voix sincère, d'élans passionnés qui ont leur poids de vie et savent nous toucher profondément.

Biographie

Née à Virton le 17 juin 1922 et y demeurant, Marguerite Brouhon a pourtant mené une existence qui l'a conduite dans de nombreuses villes et localités, dans une sorte de recherche juvénile du paradis perdu. Son enfance se passe à Virton dans un milieu sensible aux arts : ses parents sont liés avec Nestor Outer; son père, Eugène Brouhon, professeur de français à l'Athénée Royal, est également poète. Brusquement, en 1935, celui-ci décède, âgé seulement de quarante-six ans. C'est, pour la future peintre, un déchirement dont son œuvre porte aujourd'hui encore la trace.

Amoureuse de la nature, elle est, à l'Athénée, une élève rêveuse, sensible, à l'esprit libre et vagabond. En 1939, Marguerite accompagne sa mère à Bruxelles, où celle-ci va s'établir. Elle commence puis interrompt des études à l'École des Arts décoratifs Fernand Coq : ses condisciples sont trop en retard sur elle. Fin 1940, elle se marie. Période pénible de la guerre, existence difficile, petits boulots. Séparation en 1947. Entre-temps, elle expose à La Licorne, à Bruxelles. C'est la première d'une longue série d'expositions.

En 1949, elle débute au service artistique du journal *Le Soir* que dirige, à cette époque, le critique artistique Paul Caso. Elle collabore notamment à la page destinée aux enfants et le fait jusqu'en 1968, quand le journal est restructuré. En 1959, elle part pour la Yougoslavie, où elle rencontre Henri Amoureux, journaliste avec qui elle se lie d'amitié. Revenue en Belgique, elle fait du théâtre dans la troupe du Rideau de Bruxelles, de Claude Étienne. En 1957, avec son ami du moment, elle quitte la capitale. Ils vont s'installer dans le Midi de la France. Échec. Nouvelle étape : Paris. Chambres d'hôtel, vie de bohème. Marguerite ne peut supporter cette existence, la voici à nouveau à Bruxelles pour un bref passage. La terre natale l'attire.

En 1957, elle s'installe à Grand Verneuil (en France, entre Montmédy et Virton). La maison qu'elle occupe et dont elle a décoré l'entrée, elle la baptise «La Moricie». Le couple se lance dans l'élevage de poules... Travail fastidieux. Abandon. 1959 : Marguerite Brouhon revient se fixer à Virton, ayant acheté une maison dont le Ton lèche inlassablement la façade. En 1961, elle épouse Francis Meurant. Depuis, elle mène une existence à la fois active et libre de peintre et d'amoureuse des chats, cultive son franc-parler et refuse toujours de s'embourgeoiser.

Poète, elle a publié plusieurs recueils de vers, le dernier paru, ***Pain de coucou***, rassemblant l'essentiel de sa production. Les expositions, personnelles ou de groupe, de Marguerite Brouhon se comptent par dizaines. Si elle a exposé ses œuvres à Virton (hôtel de ville, Galerie Artvision, chez elle ou au café Le Chalet, en période de fin d'année), elle a également été fort présente à Bruxelles, où elle s'était fait un nom. Citons, presque au hasard, la Galerie Breughel, le Cheval de verre, les galeries Racines et Vendôme, la Galerie Albert 1er. À Paris, elle fut à la Galerie Jean Camion; à Namur, à la Maison de la Culture; à Vresse, à La Glycine, etc.

Texte repris du ***Dictionnaire des peintres du Luxembourg belge***, éd. O.Marchal, 1995 et dû à l'auteur du présent *Dossier L.*

Bibliographie

- **Châteaux de cartes**, Virton, La Dryade, 1959.
- **Défense de courir**, chez l'auteur, rue de l'Abreuvoir, 1961.
- **Le cercle de feu**, idem, 1966.
- **Errata**, idem, 1977.
- **Pain de coucou**, Virton, Imprimerie Michel Frères, 1993 ; ce recueil comprend également, repris dans l'ordre inverse de leur publication, les quatre précédentes publications de Marguerite Brouhon.

À consulter :

- Georges BOUILLON, **Marguerite Brouhon**, article dans *La Dryade*, n°16, hiver 1958 ; texte repris dans **Portraits dans un miroir**, éd. de La Dryade, 1973.
- Paul CASO, **Un siècle de peinture wallonne, de Félicien Rops à Paul Delvaux**, éd. Rossel, 1984. Ce critique a consacré de nombreux articles à la peinture dans *Le Soir*.
- Georges JACQUEMIN, **Marguerite Brouhon**, article paru dans *Not'Gaume*, n°22, 1966.
- Anne-Louise LAMBERT, **Un artiste belge contemporain, Marguerite Brouhon**, mémoire de licence en Archéologie et Histoire de l'art, UCL, année académique 1992-1993. Ce travail comprend une liste des expositions de l'artiste et un relevé des nombreux articles de presse consécutifs à celles-ci.
- **Dictionnaire des peintres du Luxembourg belge**, ouvrage collectif, éd. Omer Marchal, 1995.
- Joseph MICHEL : **Le magasin aux aventures, Biographie romancée**, Ed. 47, Virton, 2003.

Texte et analyse

J'ai déjà eu

*J'ai déjà eu deux fois vingt ans.
Un coup pour rien, un coup pour toi.
T'ayant élu mon dernier roi,
Je t'ai donné ce qu'il restait
De ma couronne d'orangers
Un peu flétrie, un peu fanée.
Elle a connu mille tourments,
Bien des amants l'ont chiffonnée
Par temps de pluie, par temps d'été.
Si point n'est morte à tes serments
Mon âme grise dans le vent,
C'est pour que vive aux fins des ans
La blanche nacre de mes dents.
Ombre passante sur la terre,
Je veux rester cette étrangère
Couverte d'or et de lumière.
Toujours perdue puis reconquise,
Gisante fleur de ma banquise,
Je te la livre endommagée
Par l'aquilon et les marées...*

*Mais pour te plaire en vague triste,
J'aurai encor au fil des sources
Les soubresauts des folles truites.*

(Errata)

Si le titre de ce poème extrait d'***Errata*** (1977) permet de nombreuses hypothèses touchant les compléments que ce verbe pourrait avoir, le

premier vers vient bientôt donner une orientation précise à la méditation. En effet, c'est à une réflexion personnelle (*je*) que nous avons affaire, laquelle est tournée vers l'âge de la poétesse, c'est-à-dire, en somme, vers le temps.

Le *déjà* laisse filtrer comme un regret : les années qui se sont écoulées sont déjà nombreuses, d'autant plus que celle qui s'exprime est au-delà de ces années auxquelles elle fait allusion de façon habile, en recourant à une périphrase (elle ne parle pas de la quarantaine). *Déjà eu*, cela signifie qu'elle a plus de quarante ans. Elle va détailler, dans le vers suivant, les deux périodes de vingt ans qu'elle a déjà vécues.

Un coup pour rien : sans doute les vingt premières années de sa vie, que l'on dit pourtant les plus importantes pour la formation de l'être (enfance, adolescence), mais peut-être Marguerite Brouhon veut-elle gommer ces années qui ne lui ont pas laissé de bons souvenirs, les effacer.

La seconde partie du vers est plus explicite et contient un aveu, puisque se trouve introduit un *toi* évoquant un être aimé (qui, au demeurant, ne sera pas nommé).

Les deux premiers vers donnent déjà une idée du style développé dans le poème entier : recours à des vers brefs, énonciation directe d'idées; l'écriture semble révélatrice d'une personnalité franche, s'embarrassant peu de coquetteries, même si – on le verra – le propos n'est pas dépourvu d'accents sentimentaux.

Le troisième vers enchaîne bien sur le précédent, puisque le *toi* est devenu le *roi*, en l'occurrence le *dernier roi*, ce qui suppose qu'il y en eut d'autres avant lui. Aveu sincère. Mais ce *roi* a été *élu*, ce qui marque un choix; rien à voir avec le hasard.

Ce *roi* qui arrive après tant d'autres, il lui faudra se contenter de ce qui reste. Marguerite Brouhon a une façon à la fois directe et imagée pour parler d'elle-même, de ce qu'elle a déjà vécu, mais ce qu'elle offre est

confié avec bonté et spontanéité (*je t'ai donné*). La *couronne d'oranger* dont on paraît autrefois le front des jeunes mariées symbolisait la virginité. Dans ce cas-ci, il s'agit de bien plus, de l'âme de la poétesse qui a déjà connu revers et déceptions, qui sait ce que l'on peut attendre des hommes, qui est *revenue* de beaucoup de choses et qui, malgré tout, a sauvé un peu de sa jeunesse d'âme, puisqu'elle n'est qu'*un peu flétrie, un peu fanée*.

Les vers suivants font retour aux expériences de la vie, sous forme tour à tour d'expressions courantes (*mille tourments*) et d'images plus subtiles (*chiffonnée*). *Mille tourments* est une expression qui évite à la poétesse de s'attarder sur des détails qui ne pourraient satisfaire que des curiosités déplacées, tout en suggérant que les années d'autrefois ne furent pas calmes (cfr. biographie). Ensuite, poursuivant l'image de la couronne, elle conclut en quelque sorte qu'après tant d'avatars celle-ci est *chiffonnée*. L'adjectif est habilement choisi, permettant l'union de deux termes concrets (*couronne* et *chiffonnée*), le second ayant toutefois une valeur métaphorique. En outre, il s'applique d'ordinaire à un tissu ; on songe à une robe ou à une jupe, ce qui nous fait penser à des amours multiples, idée confirmée par *bien des amants*. On remarquera que le mots *amants* – amours éphémères – s'oppose à *dernier roi*, idée de durée. Enfin, comme si elle voulait insister sur ces amours, Marguerite Brouhon recourt à des expressions empruntées au vocabulaire atmosphérique : *par temps de pluie, par temps d'été* (v.9) : en somme, tout le temps, même si les deux formules ne sont pas parfaitement complémentaires (l'été n'exclut pas la pluie).

Nous avons vu que la *couronne* n'est qu'un peu flétrie et un peu fanée. Elle conserve donc une certaine beauté. Mais, métaphoriquement, cela signifie que la poétesse n'est pas devenue indifférente aux sentiments. Elle est encore capable de s'émouvoir, de palpiter (*Si point n'est morte à tes serments...*), même si – aveu révélateur – son âme est *grise* (adjectif très verlainien, révélateur d'un caractère mélancolique), l'adjectif étant précisé par *dans le vent* (autre image, un peu romantique cette fois, mais le vent symbolise ici les aléas de la vie, son mouvement).

Cette vie permanente, cette sensibilité sauvegardée ont un but (*C'est pour que vive...*), préserver longtemps (*aux fins des ans*) une beauté que symbolise les dents (*blancheur nacre*). Souci, donc, de durée, comme venant de quelqu'un qui s'accrocherait à la vie, même si celle-ci ne lui a pas apporté que des satisfactions.

Suit une sorte de réflexion sur soi (v. 14-16). La poétesse s'identifie à une *ombre* (quelque chose de fragile et qui échappe à notre atteinte), celle-ci étant *passante sur la terre* : évocation de notre destin éphémère. La formule rappelle dans les mots certaines épitaphes.

Le vers 15, poursuivant l'idée de l'*ombre*, précise le souci de rester une *étrangère*. Nous reconnaissons bien là une attitude chère à Marguerite Brouhon qui, si elle s'est frottée à beaucoup de gens, a toujours défendu son domaine réservé, sa personnalité, et affirme que nul (ou relativement peu d'êtres) ne l'a (ne l'ont) comprise. Peut-être cette position lui convient-elle, puisqu'elle dit *je veux rester...* Qu'on ne s'y trompe pas cependant, l'obscurité n'est pas son fait; elle se dit *couverte d'or et de lumière*, c'est-à-dire tout ce qui attire l'œil et révèle la vie (*l'or n'a ici aucun caractère matériel*).

Nous nous trouvons à nouveau en présence d'un aveu : Marguerite Brouhon aime et regrette à la fois la distance qui la sépare des êtres, mais elle veut en même temps être reconnue et manifeste son attachement à la vie.

Les vers suivants reviennent sur sa vie, son passé, dans une phrase à la structure un peu complexe. *Toujours perdue puis reconquise* évoque les événements sentimentaux de son existence. Le vers 18 a un caractère nettement plus affectif, avec une tonalité triste : *gisante fleur* et *banquise* évoquent la mort, en tout cas quelque atmosphère morbide. Néanmoins, elle en fait don : *je te la livre...* *Livre* rappelle *ai donné* (v.4), *endommagée* rappelle *un peu flétrie, un peu fanée* (v.6) et le *la* est tout à la fois la fleur et elle-même.

Enfin, le dernier vers de la première partie du poème (20 vers sur 23) nous reporte à des éléments atmosphériques (cf. v. 9, 11, 18), évocateurs de violence : l'*aquilon* – le terme appartient à la langue poétique traditionnelle – désigne un vent du nord violent et froid (cf. *banquise*), les *marées* font penser à de forts mouvements d'allers et venues.

La brève (3 vers) seconde partie forme contraste (*Mais*) avec certaines notations de la première et apparaît comme un sursaut de vie, comme l'expression d'une jeunesse persistante, qui donnent tout son prix à cette confession directe et sensible.

Les premiers mots expriment une intention : *Pour te plaire...*, avec un *te* qui est semblable au *toi* du vers 2 et nous remet en mémoire tout l'aspect affectif du poème, cela même si Marguerite Brouhon se dépeint comme *vague triste* (*vague* rappelle *marées*, v. 20, et *triste*, *tourments*, v. 7, *âme grise*, v. 11, etc.), façon de prolonger l'atmosphère en demi-teintes du poème.

Toutefois, les notations plus vives apparaissent : *au fil des sources* évoque la gaieté et *folles truites* la vivacité de ces poissons rapides, aimant venir gober les mouches à la surface de l'eau et capables de disparaître en cas de danger d'un mouvement prompt au creux d'un remous ou sous une souche. C'est bien de vie allègre et joyeuse que nous parlent ces derniers vers, qui rappellent le vers 10 (*point morte à tes serments*). On saisit là comme un tourbillon de fraîcheur et de spontanéité qui, après une longue évocation de la vie passée, est encore promesse de beaux jours.

En somme, sur fond d'aveux, Marguerite Brouhon a donné à son poème un mouvement assez classique, reposant sur un contraste : ici, le passé fait d'élans et de déceptions, et la jeunesse et le goût de la vie persistant en elle et la rendant capable de nouvelles espérances.

Choix de textes

*J'ai une douleur malheureuse
qui me vient du fond des temps.
Était-elle si malheureuse
que je ne m'en souviens pas souvent?...*

*J'ai une soif inextinguible
qui me vient du fond des temps.
Était-elle si inextinguible
que je bois encor plus qu'avant?...*

*Encor un coup, buvons-en deux
existe-t-il des gens heureux?
Je les côtoie, les nargue, les aime
et puis je pars pour l'inconnu.*

*L'inconnu, c'est un intrus
c'est la baraque qui m'attend
avec un goût de moisi, un goût de perdu
un goût de foutu.*

(Pain de coucou)

*Toi qui es dans la vie
moi qui attends la mort
l'amour fou qui nous lie
respecte le décor.*

Marguerite BROUHON - 16

*Je t'aime, si tu savais,
comme un vieux camarade
avec lequel on fait la paix
après tant d'existences.*

*D'aller et de venir
sous le vent, sous la pluie,
je veux te retenir.*

*Le petit poète est mort
morts les disques dans les bistrots.
Nous avons rendez-vous
dans les couronnes de fleurs.*

*Je rêve encor, ne te tracasse pas,
la mort ne me fait pas peur
si je meurs avec toi.*

*Toi qui es dans la vie
moi qui attends la mort
l'amour fou qui nous lie
n'a même pas un semblant de remords.*

(Pain de coucou)

*Pas faite pour une vie sédentaire
Je suis la muse des truands.
Par tous les chemins de la terre
et par les veines de mon front
suis servante du bon larron
au pilori de la misère ai desservi
le reste des festins de guerre.
Que l'on m'appelle la putain
dans le beau monde des sacro-saints*

*peu m'importe, moi je fais fi
de leur derrière, de leur devant
de leur manière de se cacher
dans les faux plis des sacrements.*

*Je suis la muse des truands
sœur Madeleine des errants
Mes dix doigts déformés par les caresses rudes
distribuées aux bêtes et gens de solitude
auront l'éternité pour trouver un amant
dans la terre glaireuse de quelque ancienne cure.*

(Pain de coucou)

Tu te méprends

*Tu te méprends lorsque je joue à la poupée,
lorsque je cours me réfugier sur tes genoux;
mon cœur est avant tout un cœur de femme,
âme de larmes et de détresse inavouée...
Tu te méprends lorsque je suis petite fille
car les paroles que je te crie
ne sont que les feuilles qui s'envolent
mortes déjà, feuilles d'automne,
sous mes yeux gris, couleur de pluie...
Tu te méprends lorsque je dis t'appartenir;
malgré tout mon désir, tout mon amour,
au gré des vents, au gré des jours,
l'oiseau qui vit en moi et malgré moi
aura toujours l'envie de fuir...*

(Errata)

Je suis mal dans ma peau

*Je suis si mal dans ma peau :
je ne m'aime pas, je me saccage ;
je suis comme un ours en cage,
comme un enfant rageur qui casse ses jouets.*

*Je suis l'épouvantail au jardin des bleuets.
Je suis moqueuse, je suis mauvaise
telle une teigne, une punaise ;
je cogne le bon Dieu. Pour me punir
j'allume quatre bougies à la chapelle du Bon Lieu.*

*Puis le soir dans mon lit
je me tourne vers le mur,
pour être sûre de ne pas me voir.*

(Errata)

Dans ta tombe

*Dans ta tombe en grand secret suis descendue
par une nuit d'automne.
Il faisait tiède et du clocher de la ville
tonnaient les douze coups de minuit.
De l'habit noir que ce jour-là tu portais
ne restaient que quelques loques effilochées
mais lorsque j'ai pris ton crâne entre mes mains
mon âme a cru défaillir en reconnaissant ton sourire.*

*Tu n'avais plus un seul cheveu
tu n'avais plus tes grands yeux bleus
mais je tenais enfin le coffret
l'unique écrin que j'ai cherché
sur les chemins toute ma vie.*

*Je ne t'ai pas embrassé mais dans mes bras
je t'ai serré serré serré
j'ai essayé de te réchauffer
mon étreinte ma fougue ma flamme
sur toi s'est usée en vain.
La pluie alors s'est mise de la partie
les couronnes de feu grinçaient
jouant avec le vent les feuilles mortes.*

*J'avais tellement froid aux pieds
... que je me suis réveillée.*

(Errata)

Je suis au cœur de l'automne

*Je suis au cœur de l'automne
et à l'automne de ma vie
le vent hurle sous les portes
faites que le diable m'emporte
au fond de mes intempéries*

*Dancez les feuilles mortes
que tout l'été j'ai aimées
pendues aux branches fortes
de mes amours passées*

*Ma folle robe de tulle bleu
évanouie s'estompe
son ombre glisse sur ma tombe*

Marguerite BROUHON - 20

*Le buis au jardin noir
tremble solitaire tandis qu'un aigle plane
scrutant mon âme perdue dans l'univers*

(Errata)

Que de fleurs, de pluie et de larmes

*Que de fleurs, de pluie et de larmes dans ma vie
pour arriver seule au tombeau
sans une fleur, sans une larme et sous la pluie peut-être.*

*Je clame de tout mon être
la solitude qui est mienne,
qui m'enveloppe comme un drapeau
dans la dure véracité des maux.*

*Si j'ai fait quelques pas de danse,
Dieu me le pardonne,
c'était pour vivre jusqu'à l'outrance
la mort vive de ma personne.*

*Et ce matin qui me revient encor, avec le vent
soulevant un peu les rideaux
dans la mélancolique chanson des eaux,
me ferme les paupières pour mieux saisir au vol
ces pensées prisonnières écrites en clé de sol.*

(Errata)

Lorsque tu reviendras

*Lorsque tu reviendras
Pour t'attendre, je serai là
Sur le seuil de la porte,
Avec le chien, avec nos chats.*

*Je te conduirai par la main
Revoir notre jardin
Et les tombes des chats morts.
Dans la maison nul bruit pourtant,
L'horloge est arrêtée depuis longtemps.
J'aurai peint des choses incertaines
Qui te diront combien mon cœur était de peine.*

*... tu y verras des femmes en voile noir,
Errantes par des ports...
... des caravelles d'or brisées sur des jetées
Où s'en viennent mourir
Des vagues d'eau salée...
... Tu y verras des bois où nul oiseau ne chante,
Où chaque arbre est un arbre mort
Et sur la terre nue
Tu trouveras mon corps
Dévoré par les loups et si roué de coups
Que tu ne sauras plus
L'emplacement de ma bouche
Où naguère tu venais poser tes lèvres douces.*

*Et j'aurai peint des ciels où sont des soleils fous,
Et j'aurai peint des ciels où sont des lunes pâles,
Des îles oubliées et des canards sauvages
Qui ne font que voler par-dessus des naufrages...
... et tu verras des gares
Où personne n'attend
Où personne n'arrive,
Des gares où s'en va
Quelqu'ombre désolée perdue dans ses bagages...*

*... j'aurai peint la rivière
Qui coule sur nos terres;*

*Elle, si belle étant lorsque tu étais là,
Sera devenue grise
Et les truites rieuses
Au fil du courant triste
Semblent des pleureuses...*

*Lorsque tu reviendras
Pour t'attendre, je serai là
Sur le seuil de la porte
Avec le chien, avec nos chats
Avec une âme qui sera morte.*

(Le cercle de feu)

Je ne suis plus la fée

*Je ne suis plus la fée, la belle-au-bois-dormant.
M'a réveillée le cri d'un oiseau qui passait,
Sauvage et désolé, cherchant pour ses enfants
Quelques miettes de pain parmi les terres nues.
Je ne suis plus la fée, la belle-au-bois-dormant
Qui rêvait dans sa nuit d'un trop preux chevalier.
J'ai senti sur ma main peser le front brûlant
D'un manant harassé de longues et vaines routes.
Je n'aurai pas connu ce baiser sur ma bouche
D'un prince qui devait briser l'enchantement
Car la mousse servant de couche à mes pensées
S'est révélée bruissante d'une vie sans pitié.
En fille trop honnête pour croire encor au cœur
d'une ancienne chimère,
J'ai remis les sabots des filles de la terre
Et jeté aux corbeaux mes pantoufles de vair...*

(Le cercle de feu)

Je n'ai qu'un seul regard

*Je n'ai qu'un seul regard
un regard intérieur
où s'inscrivent les heures
d'un étrange départ.*

*J'ai connu trop de gares, trop de quais, trop d'adieux
où des mains s'agitaient
pareilles à des oiseaux
pareilles à des aveux.
Déjà battant de l'aile dès le premier départ
j'assistais, fatiguée, à bien des arrivées.
Il n'était pas de mains pour se nouer aux miennes
et chienne des fumées,
je traînais mon bateau sur la grève des quais
où l'ombre du passé venait le saluer.*

*Petits marins d'été connus sur d'autres plages,
mes fées vous ont suivi jusqu'au bout de vos ports.
Êtes-vous devenus, sous tant de feuilles mortes,
un adieu quelque part, perdu entre deux portes?...*

(Défense de courir)

Lorsque je partirai

*Lorsque je partirai pour l'île bienheureuse,
Y aura-t-il sur ma route quelque antique pleureuse
Pour escorter mon cœur sur les chemins mouillés,
Par les pluies de l'hiver et par les pluies d'été?*

Marguerite BROUHON - 24

*Sera-t-il une rose dans le jardin fané
Et des oiseaux dans l'ombre des feuilles du prunier,
Lorsque je partirai pour l'île bienheureuse
Portée par la colombe à l'aile voyageuse?*

*La mousse du sous-bois accueillante et fleurie
Sera-t-elle un linceul pour mon âme meurtrie,
Et accrochera-t-elle un bouquet de pervenches
À ma robe jaunie aux cloches des dimanches?*

*Lorsque je partirai pour l'île bienheureuse
Seras-tu, mon ami, l'homme qui devant moi
Portera la couronne de mes derniers émois?*

*Ou seule, sans amour, au seuil de l'univers,
N'aurai-je que corbeaux pour survoler ma croix
Sous laquelle déjà dansent les vers de terre?*

(Le cercle de feu)

Mon bel ami s'en est allé

*Mon bel-ami s'en est allé.
Il a trouvé que ma jeunesse
était trop lourde à digérer
et le château hypothéqué
hélas! trop cher à rembourser!*

*Fourmi sans trêve ni repos
à la pointe de mon pinceau
je subvenais à ses vieux os.*

*Les jours sans pain, je m'en allais,
guitare au dos, par les chemins*

*jouer en affranchie
les révoltés du Bounty.*

*Mais bel-ami en a pâli.
Guise de cadeau au jour de l'an,
telle une araigne dans sa toile,
mon bel amant a mis les voiles,
laissant encor sur mon bateau
tonneau de larmes comme radeau.*

*Et me voilà,
Gros-Jean par-ci, Gros-Jean par-là
folle éperdue sans ce vieux rat.*

*Plumes d'autruches et violettes,
je passe ma robe de gala,
pour regarder, en tapinois,
ce cher miroir à alouettes!
serviteur né de la polka
qui m'a servi sa pirouette
dans une balade en troïka.*

(Défense de courir)

*Je suis la dernière sœur Anne
qui, au fond de sa tour,
se meurt chaque dimanche
et près d'un feu de branches
attend depuis toujours
celui qui doit venir
et qui n'est pas d'ici...*

*Quels jardins suivra-t-il
pour arriver à moi
et les morts qu'il faut dire*

*saura-t-il me les dire
pour que je reconnaisse
le cœur que mon cœur berce?*

*Viendra-t-il d'une gare
par un train sans histoire
ou par un train sans nom
au quai des vagabonds?*

*Aura-t-il le visage
de celui qui me reste
au travers des brouillards,
au travers des averses,
celui qui fut mon père
et qui fut mon amour?...*

*Viendra-t-il par un jour
de pluie ou de soleil?
Il s'appellera Franz, peut-être...
et moi je serai celle
qui aux bancs des provinces
attendra qu'il me vienne,
en écoutant pleuvoir
du kiosque rouillé
les larmes des étoiles par une pluie d'été.*

*J'en connus des millions
pour boire dans mon verre
et j'étais cantinière
au bar de la légion.
J'ai saoulé mon ennui
mais j'ai gardé ma peine.*

*Je suis une sœur Anne,
la dernière sans doute,*

*qui brûle aux feux de l'âme
son ultime dérouté
puis meurt chaque dimanche
au sommet d'une tour
dans une robe blanche...*

(Châteaux de cartes)

*J'ai perdu la maison au bord de la rivière
tout comme le cheval blanc des automnes.
J'ai raté la douceur d'être au bras de mon père,
et d'avoir trop aimé, je n'ai aimé personne.
L'étrier, trop petit, n'allait pas à mon pied
et le coursier trop fort n'épousait pas mon corps.
J'ai rêvé de folie et tout était sagesse.
J'ai noyé ma tristesse pour en perdre la trace
et pleuré le miroir qui n'avait qu'une face.
J'ai bu jusqu'à l'ivresse et connu des matins
où mon cœur solitaire contre moi se battait
pour savoir qui des deux le premier se perdrait
aux remous familiers du creux de ma rivière.
J'ai connu des garçons qui n'avaient pas vingt ans,
aidé des vagabonds qui n'avaient pas d'argent,
couché sur des grabats pour réchauffer leur peau.
J'ai recueilli des chiens, des chats et des oiseaux,
fait brûler des bougies pour soulager leurs maux
et j'ai compris le monde qui tout au long des nuits
brûlera dans l'espace sans m'offrir un abri.*

(Châteaux de cartes)

*Si je meurs à Virton, bonnes gens de ma ville,
gardez vos oraisons, vos fleurs et vos couronnes;
et si les cloches sonnent, que ce soit pour vous dire
de vous taire un instant et d'écouter la voix
d'une âme qui s'en va...*

*Tout comme les épines cachées dessous les roses
atteignent quelquefois la main qui les arrose,
vous blesseriez mon cœur perdu parmi les terres
en souillant de vos pleurs la tombe qui m'est chère.
Ce trou si bien gagné au fil de ma bohème,
je veux le remplir seule avec celui que j'aime.
Conservez pour les autres vos masques d'indulgence,
vos masques de velours empruntés pour un jour !
Je veux payer comptant le prix de ma souffrance
et cracher dans le vent le fiel de votre amour.*

*J'étais l'épouvantail pour corbeaux et nomades,
reposer des luzernes, qui, dans ses oripeaux,
chantait soir et matin pour les pauvres crapauds.*

*Si j'ai ouvert les bras à votre fusillade,
c'est pour mieux contempler du poteau des usages,
une meute de loups qui, pour revendiquer
la joie du coup de feu,
en oublie leur victime pour se manger entre eux...*

(Châteaux de cartes)

Synthèse

Le nom de Marguerite Brouhon évoque d'emblée l'univers de la peinture, aussi bien à Bruxelles où, quand elle y vivait, elle exposait dans de bonnes galeries (la galerie Albert 1er notamment) et s'était acquis une certaine renommée, que dans la région virtonnaise où elle a présenté ses œuvres à la galerie Artvision et dans d'autres endroits, notamment au café Le Chalet où elle a pris l'habitude, depuis quelques années, aux alentours de Noël, d'accrocher ses dernières créations.

Elle a su créer un univers où des thèmes récurrents sont comme les étapes, symboliques, de sa vie affective. La mort y est omniprésente comme les jeunes filles en robes surannées, les évasions en carrosses et les réminiscences du *Grand Meaulnes*. Les chats, qui sont sa passion, ne cessent de l'inspirer et accompagnent même sa signature au bas des œuvres. Tout cela baigne dans une atmosphère irréelle où la poésie des choses en allées, comme aurait dit Verlaine, dissimule mal des angoisses et un sentiment tragique de l'existence. Chez Marguerite Brouhon, Ophélie est plus présente que Diane, les squelettes plus que les Apollon et son univers un peu décalé par rapport au réel – même ses paysages n'ont rien de réaliste – est un façon de fuir le monde en mêlant, comme chez Villon, les rires et les larmes.

Mais réduire cette artiste au seul domaine de la peinture reviendrait à négliger une autre part d'elle-même, lourde de confessions plus directes, celui de la poésie. Sans doute Marguerite Brouhon est-elle de cette race d'artistes doués qui passent avec aisance d'un art à l'autre, apportant à chaque activité la marque de leur riche personnalité.

Depuis qu'elle est revenue se fixer à Virton (cf. biographie), elle a publié quelques recueils de poèmes sans chercher à passer par le relais de grandes maisons d'édition, ou simplement de maisons ou de collections connues, c'est pourquoi ces pages ont de bonnes chances de constituer une découverte pour les lecteurs qui ne seraient pas gaumais.

La voix de Marguerite Brouhon ne s'encombre pas de recherches sur le langage poétique; elle est directe, franche, et ses confessions sont à peine voilées. Par excellence littérature du *moi*, cette œuvre toute de sensibilité parle à notre sensibilité, car elle parle de l'essentiel de l'aventure humaine.

En fait, sa poésie est le reflet de déchirures successives. Marguerite Brouhon va, couturée de blessures mal cicatrisées qui entraînent une profonde nostalgie, celle des bonheurs impossibles ou perdus, le sentiment de l'irréparable et des promesses laissées en chemin. Et pourtant, alors que d'autres se laisseraient abattre, elle, elle trouve la force de maintenir une confrontation tragique face au monde, de s'affirmer dans sa puissante (et quelquefois provocatrice) singularité, de soutenir, par le tourbillon qu'elle crée autour d'elle-même, qui n'est sans doute que la partie la moins intéressante, quoique nécessaire, de sa vie, cette lutte qui contribue à donner un sens à son existence. Il y a, chez elle, quelque chose de dramatiquement et d'admirablement prométhéen.

Adolescente, Marguerite Brouhon voit brutalement disparaître son père, lui-même poète, auquel l'attachait un étonnant amour qu'elle exprime fort bien dans *Errata* :

*Ne perds pas dans les abîmes, ce fil, ce lien,
nourri du secret de ta chair,
ce lien qui retient encor ton souffle
à l'esprit de ton père
et ne t'endors enfin, rompue,
qu'accrochée à son être
comme une sangsue.*

Sa douleur, elle la résume en deux vers :

*... les pleurs que j'ai versés
pour les yeux de mon père.*

La mort de son père la jette dans une série de chemins de traverse où elle plonge tout en conservant une extrême lucidité. Elle éprouve tout à la fois le goût de ces chemins et le goût de l'ordre. C'est celui-ci qui lui a

permis de conduire son œuvre, celle du peintre surtout, celle du poète ensuite. Mais cette œuvre se nourrit, précisément, de la double tentation en elle. L'artiste sera là pour exprimer et, dans une certaine mesure, exorciser les drames et les peines de l'être.

Cette œuvre dira donc tout ce qui blesse l'âme de Marguerite Brouhon, comme ses attentes et ses espoirs. Significatif à cet égard me paraît le premier poème de *Pain de coucou*, son dernier recueil? Le voici, dans sa brièveté :

*Je voudrais parfois mourir
Pour qu'on me pleure
Pour une fleur sur mon cercueil
Pour n'être plus seule
chez les vivants.*

Voilà bien une première angoisse de Marguerite Brouhon : la solitude et, comme chez les artistes, le besoin de reconnaissance. Les larmes qu'on verserait sur elle, la fleur qu'on déposerait sur son cercueil seraient la preuve que, même et enfin dans la mort, une communion s'est établie entre elle et ceux qui la connaissent. Pourtant, nulle plus qu'elle n'a de copains et d'amis (ou prétendus tels), mais au-delà des bavardages et des plaisanteries qu'on échange au bistrot ou sur la place du marché, combien essayent (ont essayé) de voir en elle autre chose qu'une amuseuse, combien ont voulu dépasser les apparences pour découvrir ses drames et rencontrer sa douloureuse sensibilité?

Surtout, elle ne cesse de répéter, de livre en livre, la vaine quête de l'amour. Au lieu de l'amour, il y a eu les amours. Mais leur fragilité, leur éphémérité la désarment et la blessent. Peut-être demande-t-elle trop, peut-être ses exigences (ou ses rêves) excèdent-ils les possibilités qu'offrent les hommes et le monde. Si s'exprime quelquefois le rêve de l'aventure :

*Je partirai pour l'île de Cythère
aux bras d'un étranger venu
d'une autre terre,*

c'est plus souvent de ruptures et d'abandons qu'il s'agit :

*J'ai tissé fil à fil bien d'autres destinées.
Des oiseaux sont passés et puis s'en sont allés.
Me restent à bercer
des nids effilochés*

et, retrouvant le ton des vieilles plaintes, elle dira :

Mon bel-ami s'en est allé.

Les départs, les adieux ont jalonné une existence trop souvent réduite à la solitude :

*J'ai connu trop de gares, trop de quais, trop d'adieux
où des mains s'agitaient
pareilles à des oiseaux
pareilles à des aveux.
Déjà battant de l'aile dès le premier départ
j'assistais, fatiguée, à bien des arrivées.
Il n'était pas de mains pour se nouer aux miennes
et chienne des fumées
je traînais mon bateau sur la grève des quais
où l'ombre du passé venait le saluer.*

Du coup, les souvenirs seront, eux aussi, teintés de tristesse. C'est le domaine des êtres perdus et des espoirs envolés : *la clarté noire des souvenirs rappelle le soleil noir de la Mélancolie* nervalien.

L'amertume des souvenirs engendre deux réactions : l'enfoncement dans la «vie immédiate» et la fuite. La poésie de Marguerite Brouhon rend compte de manière directe de ses faits et jours. Elle est semée d'aveux :

*Moi, revenant d'une longue journée
passée à boire, de faubourgs en faubourgs
pour oublier la peine d'un cœur lourd*

ou

*J'ai aimé un curé (...)
J'ai aimé un fermier, etc.*

Mais ses émois vont également à la nature, aux chats qu'elle affectionne, à sa maison, et tout lui parle de son aventure.

Insatisfaite, déçue de ne pas voir ses espérances se réaliser, elle songe à fuir. Les quais, les gares, lieux par excellence des départs, reviennent souvent sous sa plume. *J'attends, ailleurs, autre chose*, ces quelques mots résumant des partances quelquefois réelles, plus souvent rêvées :

*Si nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre
C'était pour le même désir de changer de royaume.*

Cette idée revient encore dans le dernier recueil :

*Pas faite pour une vie sédentaire
Je suis la muse des truands.*

Sans doute qui rêve de départ rêve aussi de (re)construire ailleurs, de réussir ailleurs ce qu'il n'a pas réussi où se trouvent ses ancrages. Mais rarement l'homme s'accuse de ses déboires. Ainsi en va-t-il de Marguerite Brouhon qui exprime à plus d'une reprise son horreur du bourgeois, de celui qui se contente de sa «petite vie», parce qu'il ne l'a pas comprise et, d'aventure, l'a exploitée avant de la mépriser. Mépris pour mépris. L'artiste vit où seuls ses confrères peuvent le suivre, ceux qui sont capables de dépasser les apparences, de fracturer la bogue pour découvrir le fruit. Que Marguerite Brouhon n'ait pas toujours trouvé sa route, et particulièrement dans la petite ville, les amitiés et les attentions qu'elle attendait ajoutent à sa déception.

Toute cette révolte, elle la tourne quelquefois contre elle-même, comme prise d'un immense dégoût :

*Je porte en moi le mal de vivre
j'en crèverai.
Mon Dieu! Faites que ce soit
à l'aube d'une nuit
où j'aurai bu, à dégueuler, ma solitude.*

Heureusement pour Marguerite Brouhon, existe l'exorcisme des mots (et des couleurs). Écrire et peindre constituent sa catharsis et permettent l'indispensable dépassement grâce auquel elle assume sa difficile condition.

Ainsi ces recueils étalés sur quelque vingt-cinq ans n'ont cessé de revenir sur de profondes blessures génératrices de déséquilibres que la poésie et la peinture (on ne peut dissocier l'un de l'autre) ont tenté de pallier, fût-ce au prix de nouvelles douleurs. Mais c'est tout à l'honneur de l'artiste de s'en être libérée et de les avoir transcendées. Si la tristesse, la solitude (qu'elle a tenté de vaincre par des amitiés de bistrot), les espérances bafouées, les départs avortés s'énoncent dans ses livres, elle a su garder, malgré la dureté de la vie, les ressources nécessaires pour s'affirmer et affirmer l'fracassable obstination à vivre et à être soi, au mépris des haussements d'épaules.

L'œuvre de Marguerite Brouhon, qu'il faut ranger, toute idée de classement étant exclue, du côté de celles de Baudelaire et de Verlaine, est tout à la fois un combat avec l'ange et avec les démons. Elle a sa grandeur et ses enchantements.

Georges JACQUEMIN